

## Le Ciel et l'Enfer selon Paul Schrader

Richard Martineau

Number 137, November 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50610ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Martineau, R. (1988). Le Ciel et l'Enfer selon Paul Schrader. *Séquences*, (137), 49–50.

# Le Ciel et l'Enfer selon Paul Schrader

Richard Martineau



S'il y a un scénario qui devait être écrit par Paul Schrader, c'est bien celui de *The Last Temptation of Christ*. On y retrouve en effet toute la quintessence de l'univers du scénariste de *Taxi Driver*, *Raging Bull*, *Obsession* et *The Yakuza* et du réalisateur de *Hardcore*, *American Gigolo*, *Mishima* et du tout récent *Patty Hearst*: un personnage marginal tourmenté qui ne sait s'il est l'instrument du bien et du mal, un héros solitaire qui refoule sa sexualité et éprouve des difficultés dans ses rapports avec sa famille, le long combat d'un homme qui se débat avec ses démons intérieurs, bref, l'histoire d'une rédemption qui passe par une explosion de violence. Lui-même intellectuel sans cesse tiraillé entre l'art et le vice, la beauté et la boue, la rigueur et le chaos, le vieux complice de Scorsese ne pouvait que s'identifier fortement avec un Jésus-Christ confrontant sur la Croix l'ultime tentation.

D'autant plus qu'il grandit dans un milieu érigé autour de principes moraux très stricts. En effet: né au Michigan en 1946 au sein d'une famille calviniste, Paul Schrader dut attendre la majorité avant de pouvoir regarder librement son premier film. Ayant vécu toute son enfance et son adolescence en vase clos (comme Mishima, en fait, qui fut élevé presque comme une fille par sa grand-mère possessive et malade), sa soudaine « confrontation » avec le monde réel lui fit l'effet d'un choc. Ébranlé par ce qui lui semblait être un véritable cirque de désirs humides et de frustrations sanglantes, il se réfugia dans le monde des idées abstraites, de la forme pure et de l'esprit janséniste. Abandonnant son projet de devenir pasteur à l'Église chrétienne réformée, il s'inscrivit plutôt à l'Université de cinéma à Los Angeles et écrivit une thèse de maîtrise sur les films de Bresson, Dreyer et Ozu intitulée « Le cinéma transcendantal ». Sans le savoir, il venait de jeter les bases de son oeuvre à venir, déchirée, selon ses propres mots, entre « le schématisme et le non-style » — c'est-à-dire entre la froideur plastique d'une imagerie hyper-contrôlée et l'ébullition d'un style emprunté au cinéma direct.

Alors qu'*American Gigolo*, *Cat People*, *Mishima* et *Patty Hearst* appartiennent à son premier univers fortement stylisé, *Blue Collar*, *Hardcore* et *Light of Day* renvoient, quant à eux, à son esthétique du documentaire. Qui plus est: on peut également relever ça et là dans son oeuvre des « hommages » — d'autres préféreront dire des emprunts —, lancés à ses réalisateurs préférés, que ce soit dans *American Gigolo* (Ozu et Bresson), *Mishima* (Coppola et Bertolucci) ou *Patty Hearst* (Fassbinder). Intellectuel cultivé, doublé d'un créateur extrêmement insécuré (« Il n'arrêtait pas de me montrer des extraits de films en me disant qu'il fallait faire comme ça », d'avouer la décoratrice de *Mishima*), cet ex-critique de cinéma pêcherait en fait par défaut d'originalité; c'est ainsi que de nombreux cinéphiles l'ont souvent accusé de n'être rien d'autre qu'une passoire esthétique, un carrefour d'influences, bref, le symbole même de l'artiste fraîchement sorti de l'université.

Ce qui n'empêche pas sa thématique d'être d'une rare cohérence. En effet, que ce soit lorsqu'il projette un calviniste dans l'enfer de la pornographie (*Hardcore*), lorsqu'il expose les vices de l'Amérique cossue (*American Gigolo*, *Patty Hearst*), lorsqu'il confronte la religion au rock'n'roll (*Light of Day*) ou lorsqu'il nous dévoile les contradictions profondes de la culture japonaise (*Mishima*), Paul Schrader finit toujours par nous raconter la même histoire: celle d'une initiation qui passe obligatoirement par le sang, la violence et la barbarie, et qui met en scène un personnage qui a vécu la majeure partie de sa vie dans un monde d'une innocence totalement irréaliste. Ayant paisiblement grandi à l'ombre de l'art (*Mishima*), des dogmes religieux (*Hardcore*, *Light of Day*), de la jeunesse (*Cat People*), de la richesse (*American Gigolo*) ou de l'aristocratie (*Patty Hearst*), le héros schradien sera amené à vivre une expérience traumatisante qui ébranlera ses références, détruira sa vision du monde et fera fondre la cire de ses illusions. Soudainement descendu aux enfers, il devra lutter courageusement et surmonter ses péchés s'il veut sauver son âme et se retrouver à la toute fin sinon au ciel, du moins sur terre.

**American Gigolo**



On l'aura deviné: dans la plupart des cas, ce sera la sexualité qui jouera le rôle du catalyseur. C'est lorsqu'elle éprouvera du désir que la jeune fille de *Cat People* se transformera en panthère assoiffée de sang, c'est après avoir été ridiculisé par la femme qu'il convoitait que le personnage principal de *Taxi Driver* aura recours à la violence, c'est



**Cat People**

## FILMOGRAPHIE

- 1978 : *Blue Collar*
- 1979 : *Hardcore*
- 1980 : *American Gigolo*
- 1982 : *Cat People*
- 1985 : *Mishima*
- 1987 : *Light of Day*
- 1988 : *Patty Hearst*



Patty Hearst

lorsqu'il deviendra totalement prisonnier de ses instincts que le boxeur de *Raging Bull* amorcera sa chute, c'est lorsqu'il goûtera au sado-masochisme que le prostitué d'*American Gigolo* verra ses ennuis légaux commencer, c'est lorsqu'il éjaculera devant une gravure dépeignant une scène de torture que Mishima découvrira la beauté du Mal et prendra conscience de son corps, et c'est lorsqu'elle est à l'aube de sa puberté que la jeune fille de *Hardcore* fuira la maison familiale et se réfugiera dans les bras d'un pornographe.

D'où, peut-être, cette misogynie latente ou, du moins, cette indifférence à l'égard des femmes —, qui parcourt la filmographie de Schrader, et qui se retrouve également dans les films de son ami Martin Scorsese. Considérée d'abord et avant tout comme un « animal érotique », quand elle n'est pas tout simplement la « gardienne de tous les désirs et la patronne de toutes les censures », la femme est souvent représentée comme un simple symbole du « ça » à conquérir ou du « sur-moi » à démolir. *Patty Hearst* (et, à la moindre échelle, *Light of Day*), qui dépeint son personnage central comme victime et sujet, annoncerait peut-être en ce sens la fin d'une période et le début d'une nouvelle ère. De dire Paul Schrader, qui est maintenant marié et père d'une petite fille: « La vie de famille change beaucoup votre vie, ça vous rend moins amer. Comment dire? on a soudainement moins envie de tuer ses parents... »

Verrons-nous donc prochainement un Paul Schrader qui serait moins enclin à prêcher? Espérons-le. Car si ce cinéaste n'assume pas toujours ses partis pris esthétiques jusqu'au bout, si son formalisme flotte un peu trop au gré du vent, ses messages, eux, ont parfois tendance à écraser le spectateur sous leur poids. Ce qui a d'ailleurs



Hardcore

amené Bertrand Tavernier à dire récemment que « Schrader était ce qu'il y avait de pire chez Scorsese... »

D'avouer le principal intéressé: « Mon défaut, en fait, est que je suis un peu trop tiède: ni trop idiot, ni trop fûté... » Entendons: trop intelligent pour faire du cinéma commercial, mais pas assez pour donner des œuvres parfaitement contrôlées et pleinement satisfaisantes. Attendons, qui sait: son prochain film, qui sera ou bien une histoire d'amour d'un lyrisme passionné ou bien une biographie de Gershwin, lui permettra peut-être d'échapper à ses vieilles dualités à consonance biblique, de se libérer de ses prétentions esthétiques ou bien d'effacer carrément son passé de critique pour nous donner ce chef-d'œuvre tant attendu.

Mishima

